S.

THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT. 1270



LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

OU



La revue et le jugement du 28e Siècle. Scènes dramatiq. par Beaunois ainé.

REVOLUTIONNAIRE.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ
FRATERNITÉ

LA REVUE

ET

LE JUGEMENT

DU

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

LA REVUE

ET LE JUGEMENT

DU

DIX-HUITIÈME SIÈCLE

LA REVUE

ET

LE JUGEMENT

DU

DIX-HUITIÈME SIÈCLE,

SCÈNES DRAMATIQUES

MÊLÉES DE MUSIQUE;

PAR LE CITOYEN BEAUNOIR.

A PARIS,

Chez F. GAY, Libraire, au Magasin de la Bible, rue de la Harpe, n°. 464.

1801. — AN IX.

AVERTISSEMENT.

En arrivant en France le premier jour du dix-neuvième siècle, je m'attendais à voir sur toutes les affiches des trop nombreux spectacles de Paris, l'annonce de quelques pièces nouvelles relatives au nouveau siècle, et à celui qui venait de s'écouler : je connaissais les titres de *la Revue de l'An Six*, *la Revue de l'An Huit*, *dans quel Siècle sommes-nous ?* La Revue du Siècle entier me paraissait un sujet bien plus riche et bien plus heureux : quelle fut ma surprise de voir qu'aucun auteur ne s'en était emparé ! Je m'en suis donc saisi avec empressement ; et comme c'était le Théâtre du Vaudeville qui avait passé en revue l'an six et l'an huit, ce fut également lui que je choisis d'abord pour juge du dix-huitième siècle. Mais lorsque j'annonçai ma pièce au directeur, il m'apprit que les auteurs les plus aimés de son théâtre avaient traité le même sujet. Je fis alors la lecture de ma Pièce aux artistes du théâtre de l'Opéra-Comique national, qui la refusèrent. Je ne me découragai pas, je la présentai et la lus au comité du Théâtre Feydeau : les hommes de

lettres qui le président l'acceptèrent. Mais voici la lettre que je reçus le lendemain de l'adminitration.

Paris, le 26 pluviôse an 9.

CITOYEN,

« L'administration du théâtre Feydeau, » d'après le rapport de son comité sur votre » pièce, intitulée : *le Jugement du dix-huitième Siècle*, ne peut que regretter vivement » que vous ayez choisi un sujet allégorique dont très-peu de personnes seraient à » même de sentir le mérite, et qui, pour être » mis au Théâtre, exigerait des dépenses considérables : la mise de cette Pièce coûterait en effet plus que celle d'un grand ouvrage, et le goût du siècle, ce mauvais » goût dont vous avez fait une critique si » fine et si vraie, ne permettrait pas d'espérer un succès proportionné aux dépenses.

» L'administration aime à se persuader que » vous sentirez facilement la validité des motifs qui l'empêchent d'adopter cette production, si supérieure à tout ce qui s'est fait

» dans ce genre, et que sa décision ne vous » détournera pas de lui faire part des richesses de votre porte-feuille.

» La loi qu'elle s'est imposée par ses délibérations relatives aux entrées, s'oppose au » desir qu'elle aurait de vous offrir celles de » son spectacle ; mais il vous est si facile de les » acquérir, qu'elle n'aurait pas grand mérite à » vous accorder comme faveur, ce qui peut » vous appartenir comme droit, dont vous ne » jouirez jamais assez tôt à son gré.

» Salut et considération ».

Signé MIRAMOND,

Secrétaire-général.

D'après cette lettre, désespérant d'obtenir l'honneur de la représentation, ne voyant ce sujet annoncé à aucun théâtre, je me suis enfin décidé à livrer ma pièce à la lecture, avec plus de confiance dans mes lecteurs que l'administration du théâtre Feydeau n'en a pour ses spectateurs.

ACTEURS PARLANS.		PERSONNAGES MUETS
L'IMMORTALITE.		LA VICTOIRE.
LE TEMS.		LA PAIX.
CLIO.	OMBRES de	VOLTAIRE.
L'OUBLI.		BUFFON.
LA PHILOSOPHIE.		J. J. ROUSSEAU.
LE XVIII^e. SIECLE.		LA CONDAMINE.
LE XIX^e. SIECLE.		FRANKLIN.
NINON DE L'ENCLOS.		L'ABBÉ DE L'ÉPÉE.
LE MARÉCHAL DE SAXE.		
LE COMTE DE CHAROLOIS.		
MIRABEAU.		
CHOEUR DES SAISONS ET DES HEURES.		

La scène se passe dans le Temple de l'Immortalité.

LA REVUE
ET
LE JUGEMENT
DU
DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Le théâtre représente dans le fond le péristile du temple de l'Immortalité, dont les portes sont fermées; il est sur un plan plus élevé que le reste du théâtre.

A gauche du théâtre, et près de l'avant-scène, est le Tems, assis sur des ruines et le pied posé sur un globe mobile.

A sa droite est Clio, occupée à graver ses tables d'airain.

Le Tems a la main gauche appuyée sur un soc de colonne de marbre noir, sur lequel est son sable qui finit.

A la droite du théâtre est l'Oubli, couronné de pavots, à demi couché sur une conque renversée, de laquelle s'écoulent lentement les ondes du Léthé qui se perdent dans la coulisse.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE TEMS, CLIO, L'OUBLI, LES SAISONS, LES HEURES.

CHOEUR DES SAISONS ET DES HEURES.

O toi! dont le ciel même adore la puissance,
Fils du cahos, et Père du néant;
Le siècle est écoulé, le siècle recommence,
Retournes ton sable mouvant.

CLIO.

Toi, sous les pieds duquel les jours et les ans roulent et disparaissent, ô Tems ! le dix-huitième siècle est écoulé : le plongeras-tu dans les ondes dormantes du Léthé ? me permettras-tu de lui ouvrir les portes de l'Immortalité ?

L'OUBLI.

Arrêtez, sévère Muse,
Mérite-t-il cet honneur ?

LE TEMS.

Ce n'est pas moi qu'on abuse,
Et le Tems n'est pas flatteur.

CLIO.

Voyez mes tables ouvertes ;
Lisez-y vingt noms divers.

L'OUBLI.

Voyez mes ondes couvertes
De sa prose et de ses vers.

LE TEMS.

Eh bien ! qu'il paraisse ; qu'il vienne lui-même plaider sa cause, entendre son jugement, et le subir.

SCENE II.

LE TEMS, CLIO, L'OUBLI, LE DIX-HUITIEME-SIÈCLE, SAISONS ET HEURES.

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE, *costumé à la Brissac.*

Me voici !
Je viens devant toi,
Sans nul effroi ;
Je viens mon père,
J'attends mon arrêt
D'un cœur tranquille et satisfait.

LE TEMS.

Qu'as-tu fait pour le bien de la terre ?
Réponds : sois sincère.

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

J'ai du préjugé
Brisé la chaîne trop sévère ;
Et j'ai tout changé.

LE TEMS.

Ah ! l'homme est donc bien corrigé,
Le fils soumis respecte son père ?
La fille sa mère ?

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

La fille à seize ans
A déjà rompu sa lizière ;
Et les testamens
N'épouvantent plus les enfans.

LE TEMS.

Le nœud conjugal a plus de force ?

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Oui, grace au divorce,
La femme a ses droits,
Et n'est plus fidelle par force ;
Car, en douze mois,
D'époux elle change trois fois.

LE TEMS.

Des auteurs exempts de la censure,
La marche est plus sûre.

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Et villes et faubourgs
Ont quitté la vieille nature,
Pour les calembourgs ;
Et Jocrisse fait nos beaux jours.

LE TEMS.

Quoi ! le génie dégagé de ses fers n'a pas produit des chefs-d'œuvre nouveaux ?

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Nous savons arrêter son vol trop audacieux et trop humiliant.

Voyons-nous briller des talens ?
En ridicule on les change ;
Et par des couplets bien mordans
La médiocrité se venge.

Quand on devrait les respecter,
Un vaudeville les outrage ;
Et ne pouvant les imiter,
Nous parodions leurs ouvrages.

D'après d'aussi grands services rendus aux mortels, ouvrez-moi les portes du temple de Mémoire, et si le génie y plaça le siècle de Louis-Quatorze, je réclame la même faveur ou nom de l'humanité éclairée et reconnaissante.

L'OUBLI.

Du livre de la Vérité,
Le sang a souillé chaque page ;
Tu réclames l'humanité,
Voici quel sera son langage :
Il commença par m'égarer ;
L'éclat de sa vaine lumière,
En l'ouvrant, brûla ma paupière :
Il finit par me déchirer.

CLIO.

Dieu du Léthé, ne sois pas injuste, et ne condamne pas un siècle entier pour les erreurs ou les crimes d'un seul lustre.

L'OUBLI.

Clio ! le dix-huitième siècle fut-il celui des mœurs ?

CLIO.

Il fut celui de la Philosophie.

L'OUBLI.

Qu'a-t-il fait pour le bonheur des hommes ?

CLIO.

Il brisa la verge du despotisme, il éteignit la torche du fanatisme.

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Ombres fameuses, auxquelles je dus ma gloire et ma célébrité, paraissez, et vengez-moi.

SCENE III.

ACTEURS PRÉCÉDENS, NINON DE LENCLOS.

NINON DE LENCLOS, *en vieille coquette.*

Je suis Ninon de Lenclos,
Et je me ris et je me moque;
Je suis Ninon de Lenclos,
Qui rit des prudes et des sots.

Salut au bon vieux tems; honneur à la sévère Clio; bon jour au charmant dieu de l'Oubli.

LE TEMS.

Quelle est donc cette vieille folle?

CLIO.

C'est une philosophe moderne.

LE TEMS.

Quel fut votre état?

NINON.

Je faisais des heureux.

LE TEMS.

Vos nœuds ?

NINON.

Ceux du plaisir.

LE TEMS.

Vos mœurs ?

NINON.

J'étais un honnête homme.

LE TEMS.

Un honnête homme !

NINON.

Cette méthode
Est fort commode,
Pour braver le qu'en-dira-t-on :
C'est pourquoi tant de belles dames,
Sont honnêtes hommes à ma façon,
Pour n'être plus honnêtes femmes.

CLIO.

Ne croyez pas que la nature
Ait pour cela perdu ses droits :
On ne peut éluder ses lois ;
Sa marche est uniforme et sûre.

La

La belle envain a quitté les pompons,
Et le héros ses épaulettes.
Quand les dames sont des dragons,
Les hommes sont des femmelettes.

NINON.

Ecoutez, écoutez, comme Voltaire m'a peint :

L'indulgente et sage Nature
A formé l'ame de Ninon,
De la volupté d'Epicure,
Et de la vertu de Caton.

Elève de ces sages, ce fut dans mon boudoir que j'établis mon lycée, et que j'enseignai la philosophie : ce furent mes leçons qui formèrent ces hommes charmans, ces femmes divines qui sacrifièrent au plaisir, à l'amour, et substituèrent la volupté au triste sentiment. C'est donc au nom de la volupté que je demande l'immortalité pour ce beau siècle dont j'ai préparé la gloire et le bonheur.

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Madame, je vous fais excuse,
Pardonnez si je vous récuse,
Je ne vous connais pas

NINON.

Ingrat !
Oubliez-vous que chaque belle
Me prend pour patrone et modèle ?

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Vous aviez le goût délicat ?

NINON.

Sans doute.

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Vous aviez et noblesse et franchise ?

NINON.

Oui.

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Souffrez donc que je vous dise,
Que tout bien vu, tout bien pesé,
Vous êtes du siècle passé.

NINON.

Et vous, mon cher, apprenez que Ninon n'eut point d'âge.

Du dieu du Gnide, et du dieu du Parnasse,
Tour-à-tour je reçus l'encens :
A quinze ans j'étais une grace ;
L'amour me souriait même à quatre-vingts ans.

Chaulieu de ses vers m'adressa les derniers,
Et Voltaire les premiers.

LE TEMS.

Clio ! les lustres de Ninon sont-ils sur vos tablettes ?

CLIO.

Les voici ; mais permettez que je les plonge moi-même dans les ondes du Léthé.

NINON.

Vous êtes charmante avec ce petit ton de colère : mais, ma chère Clio, pardonnez ma sincérité, vous êtes par fois un peu prude, et cela ne vous embellit pas. Vous me condamnez à l'oubli; je vous en remercie. Eh ! par Jupiter, combien de gens voudraient être oubliés !

Charmant Léthé ! tes tranquilles roseaux
Ne sont pas battus par l'orage :
Des flots impétueux tu brave le ravage,
En coulant lentement tes flots.
Charmant Lethé ! tes froids pavots
De la raison, sont le partage ;
Car le sommeil est le bonheur des sots,
Et l'oubli, le repos du sage.

Adieu, bon vieux Tems : adieu, charmante

Clio, sans rancune. Je vais me consoler de votre jugement dans les Champs-Elysées, avec Chapelle, Chaulieu, La Fare et Sévigné.

CLIO.

Sans oublier le crédule La Châtre?

NINON.

Pas plus que le courageux abbé Gédouin.

LE TEMS.

Ce sont donc là vos titres à l'immortalité?

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Vous n'avez vu qu'une femme qui m'appartient à peine, voyez un héros.

SCENE IV.

ACTEURS PRÉCÉDENS, LE MARÉCHAL DE SAXE.

LE TEMS.

QUEL est donc ce guerrier ?

CLIO *avec enthousiasme.*

C'est Maurice !

LE MARÉCHAL DE SAXE.

Je dus la naissance
Au dieu des Amours ;
Mais par ma vaillance,
J'illustrai mes jours.
A servir la France
Je mis mon bonheur :
La reconnaissance
Paya ma valeur.

Né d'un sang illustre, mais étranger, je choisis la France pour ma patrie, et Louis XV pour mon roi. Je les servis tous deux ; je brisai l'orgueil de l'Angleterre dans les champs de Fontenoi, et mon nom fait encore son dé-

sespoir en excitant sa rage : couvert de lauriers, comblé des faveurs de mon roi, après avoir servi Mars et Bellonne dans les champs de la gloire, je mourus à Chambord, couronné de myrthe par l'amour et les arts.

L'OUBLI.

Maurice ! éloigne-toi : ton aspect, ton nom seul suffit pour agiter mes eaux, et troubler leur repos léthargique.

CLIO.

Maurice ! ton nom est encore cher à la France ; ses vieux vétérans le prononcent avec orgueil, ses jeunes légions le prononcent avec respect : elles l'ont prononcé sur le pont de Lodi, dans les champs de Maringo ; elles le diront encore sur les rives de cette île orgueilleuse qui s'arroge l'empire des mers, s'ils doivent y planter l'étendard de la Paix. Ton nom et Fontenoi seront le cri du jour et le gage de la victoire. Retourne jouir de ta gloire et de l'amour de la France entre Turenne et Catinat.... Eh bien ! dieu du Léthé ? ...

L'OUBLI *montrant le comte de Charolois.*

Tu triomphes, Clio ; mais voici ma réponse·

SCENE V.

ACTEURS PRÉCÉDENS, LE COMTE DE CHAROLOIS.

CHAROLOIS.

Qui donc a la témérité d'évoquer mon ombre?

LE TEMS.

C'est moi.

CHAROLOIS.

Toi ? .... Qui es-tu ?

LE TEMS.

Ton juge.

CHAROLOIS.

Me connais-tu?

LE TEMS

Répondez-lui, Clio.

CLIO.

Charolois fut ton nom : il est écrit en lettres de sang sur ces tables terribles. Né sur les marches du trône, tu abusas des droits pré-

tendus de ta naissance, du silence des lois, et de ton impunité pour opprimer, pour écraser le citoyen timide. Tu te fesais un jeu de répandre son sang, et une gloire de l'avoir répandu.

CHAROLOIS.

Eh ! ces mortels obscurs n'étaient-ils pas trop honorés de mourir de ma main ? n'étais-je pas leur seigneur ? n'étaient-ils pas mes vassaux ?

LE TEMS.

N'étaient-ils pas des hommes ? n'étaient-ils pas sous la garde des lois ?

CHAROLOIS.

Les lois ! étaient-elles faites pour moi ? ne se taisaient-elles pas même devant un simple courtisan ? A quoi donc servirait une naissance illustre, des biens immenses, la faveur du prince, si nous étions comptables de nos actions à ces magistrats à qui nous vendions le droit de juger le peuple ?.... N'étais-je pas né prince ?

LE TEMS.

Vous étiez un monstre, et vous n'avez eu que trop d'imitateurs : mais l'heure terrible de

la vengeance a sonné, et l'homme a reconquis ses droits.... Clio! brise tes tablettes sanglantes: et toi, fleuve du Léthé, engloutis avec ce monstre le siècle qui l'a produit.

Le comte de Charolois se précipite lui-même dans le Léthé: l'Oubli s'empare du Dix-Huitième Siècle, et se prépare à le plonger dans ses eaux. La Philosophie paraît dans ce moment, suivie des ombres de Voltaire, de Buffon, de J.-J. Rousseau, de la Condamine, de Franklin, et de l'Abbé de l'Epée. Elle arrache à l'Oubli le Dix-Huitième Siècle, et le couvre de son bras.

SCENE VI.

ACTEURS PRÉCÉDENS, LA PHILOSOPHIE, OMBRE MUETTES DE VOLTAIRE, DE BUFFON, DE J.J. ROUSSEAU; DE LA CONDAMINE, DE FRANKLIN, ET DE L'ABBE DE L'ÉPEE.

LA PHILOSOPHIE.

ARRÊTEZ! La nature aussi produit le serpent et la colombe, l'aigle et l'oiseau de nuit. Un seul lustre a sans doute obscurci l'éclat du dix-huitième siècle; mais voyez quels hommes il a créés.

Voici le vengeur des Calas et des Sirven,

qui releva l'humanité foulée aux pieds du despotisme, qui brisa le poignard du fanatisme, et qui ralluma mon flambeau à celui du génie.

Voici le peintre de la Nature qui lui ravit tous ses secrets.

Voyez le philosophe modeste, persécuté, malheureux, sublime, qui de la même main trace aux mères leurs devoirs, et leurs droits aux hommes.

Voilà la Condamine, qui du poison fait un germe de vie et de beauté, qui arrache à la mort des milliers de victimes, qui rend le fils à sa mère éplorée, et l'épouse adorée à son époux tremblant.

Voilà le simple et modeste vengeur du Nouveau-Monde, qui ravit la foudre aux dieux, et brise le sceptre des tyrans.

O douce humanité ! tu as couronné de chêne le front respectable de ce mortel vertueux qui consacra ses jours entiers à te servir, et qui rival de la nature créa des sens aux malheureux qu'elle semblait repousser. Sous sa main puissante, le sourd entend la voix de la vertu, et le muet trouve une voix pour exprimer sa reconnaissance.

Prends tes tablettes, Clio! voilà les noms sacrés, les vertus, les talens, les bienfaits que tu dois consacrer à l'Immortalité.

CLIO *montrant ses tablettes.*

Elles en sont chargées.

LA PHILOSOPHIE.

Et toi, dieu de l'Oubli, oses-tu les réclamer?

L'OUBLI.

Qu'ils vivent! qu'ils vivent à jamais!

LE TEMS.

Dix-huitième siècle! je te proclame celui de la lumière.

SCENE VII.

ACTEURS PRÉCÉDENS, MIRABEAU

MIRABEAU.

AJOUTE un titre encore plus beau: je te proclame celui de la liberté,

Il détache son écharpe tricolore, et la pose sur le globe qui tourne aux pieds du Tems.

O Tems ! fixe un instant ce globe : que ma main y pose ce signe de la liberté qui doit un jour flotter sur toute la terre : Respecte-le, affermis-le, et que l'homme enfin soit libre et heureux.

LE TEMS.

Quel est donc ce génie ?

LA PHILOSOPHIE.

C'est le Démosthène français, c'est Mirabeau.

CLIO.

Que son nom rappelle de vices ! quelle jeunesse !

LA PHILOSOPHIE.

Sa mort a lavé sa vie.

LE TEMS.

Clio ! prononce ton jugement.

CLIO.

La Terre l'a prononcé.... Portes de l'Immortalité, ouvrez-vous.

Les portes du temple de l'Immortalité s'ouvrent : on voit sur un plan plus élevé que le reste du théâtre, l'intérieur de ce temple.

L'Immortalité, couronnée d'étoiles, est assise sur un trône brillant : elle tient à sa main un serpent arrondi.

Derrière elle sont placés les siècles de Périclès, d'Alexandre, d'Auguste, des Médicis et de Louis XIV, sur des socles de colonnes.

Deux socles attendent encore leurs socles; on lit sur l'un : SIÈCLE DE LA LIBERTÉ, sur l'autre : SIÈCLE DE LA PAIX.

SCÈNE VIII.

ACTEURS PRÉCÉDENS, L'IMMORTALITÉ.

L'IMMORTALITÉ.

SIÈCLE heureux ! viens te placer au rang de ceux qui ont échappé à l'oubli : ceux de Périclès, d'Alexandre, d'Auguste, des Médicis et de Louis XIV t'attendent : monte sur ce socle que t'ont préparé la Philosophie, l'Humanité et la Liberté.

La Philosophie et Clio conduisent le Dix-Huitième Siècle, et le posent sur son socle.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Vouons à l'Immortalité
Le siècle de la liberté.

CLIO.

Que dans les fastes de l'Histoire
Il soit à jamais consacré !

LA PHILOSOPHIE.

Que la terre à genoux conserve sa mémoire !
Aux siècles à venir que son nom soit sacré.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Vouons à l'Immortalité
Le siècle de la liberté.

MIRABEAU.

A l'homme il a rendu ses droits,
Il a de nos tyrans renversé la puissance :
Soyons libres, mais sans licence :
La liberté de l'homme est l'empire des lois.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Vouons à l'Immortalité
Le siècle de la liberté.

LE TEMS *retournant son sable.*

Le dix-huitième siècle est fini, qu'un nouveau recommence.

Une musique brillante et harmonieuse annonce l'arrivée du Dix-Neuvième Siècle, qui paraît sous le costume d'un Général français, précédé par la Victoire, et conduisant la Paix.

SCENE IX et dernière.

ACTEURS PRÉCÉDENS, LE DIX-NEUVIÈME SIECLE, LA VICTOIRE, LA PAIX.

L'IMMORTALITÉ

Il s'avance conduit par la Victoire, et suivi de la Paix : O siècle ! qui commences sous de si brillans auspices, ne trompe pas l'espérance de la terre : Vois ce dernier socle, il t'attend, mérite-le.

LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Oui, je m'y placerai ; j'en jure par la victoire et par l'humanité, et je te donne pour garans un héros, et le Peuple français.

CHŒUR GÉNÉRAL.

O douce Paix ! fille de la Victoire,
Joins enfin l'olive aux lauriers :
Que le bonheur soit le prix de la gloire ;
Il attend nos héros au sein de nos foyers.

LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

C'est par la valeur du Français
Que l'homme a vu briser sa chaîne avilissante :
C'est a son bras vainqueur que l'Europe tremblante,
Devra le bonheur et la paix.

CHŒUR GÉNÉRAL.

O douce Paix ! fille de la Victoire,
Joins enfin l'olive aux lauriers :
Que le bonheur soit le prix de la gloire,
Il attend nos héros au sein de nos foyers.

CLIO.

Envain l'orgueilleuse Angleterre,
Fière de l'empire des mers,
Voudrait éterniser les malheurs de la guerre :
La valeur des Français calmera l'univers.

CHŒUR GÉNÉRAL.

O douce Paix ! fille de la Victoire,
Joins enfin l'olive aux lauriers :
Que le bonheur soit le prix de la gloire :
Il attend nos héros au sein de nos foyers.

FIN.

De l'Imprimerie de BELIN, rue Jacques, n°. 22.